Antiromanitas
La construction d'une opposition nationaliste antiromaine chez les humanistes allemands

Caspar Hirschi

Autour de 1500, le discours sur la nation des humanistes allemands se caractérise par deux positionnements complémentaires s'opposant l'un au monde barbare, l'autre à la romanité. L'*antibarbaries* s'adresse d'une part aux élites politiques et intellectuelles, appelées à développer l'étude des humanités et à serrer les rangs derrière l'empereur. La notion de « barbare » intervient ici comme diagnostic d'un état jugé alarmant et vise à présenter la culture humaniste comme l'unique accès à la suprématie culturelle et politique. Par ailleurs, l'*antibarbaries* semble tournée vers l'extérieur. Le verdict de barbarie des calomniateurs étrangers, italiens ou français, se voit contester tout fondement. À l'aide de trouvailles provenant de la littérature ancienne et d'inventions savantes forgées par l'historiographie allemande, les humanistes allemands entreprennent de prouver que l'Allemagne, ayant de tout temps connu la civilisation (ou en tout cas depuis Charlemagne), peut soutenir la comparaison avec l'Italie.

Si l'objectif de l'*antibarbaries* est d'accroître le prestige national par le recours à l'*interpretatio Romana* – visant à doter l'Allemagne d'une histoire et d'un présent comparables à ceux de Rome –, l'*antiromanitas* construit pour sa part une polarité antithétique entre l'Allemagne d'une part, l'Italie ou la France de l'autre. L'argumentation des humanistes s'inspire ici d'un autre procédé de l'ethnographie antique, le *mundus inversus*, dont ils permutent cependant les prémisses : le pôle négatif est représenté par la décadence morale et religieuse de l'Italie et la semi-barbarie de la France, ce parvenu amolli ; du côté positif figure l'authenticité pure d'une Allemagne libre. Les nationalistes humanistes font ainsi de la nation allemande le refuge de la virilité véritable et de la pure noblesse. L'identification potentielle de tous les barbares septentrionaux de l'Antiquité avec les Allemands permet de célébrer comme une prouesse de l'héroïsme allemand les Grandes invasions et leur conséquence : la destruction de Rome. Usant du champ métaphorique de l'épidémie nationale, ces humanistes en appellent à isoler

© Presses universitaires de Rennes
Ce document est réservé à un usage privé
Il ne peut être transmis sans autorisation de l'éditeur

l'Allemagne des marchandises et coutumes étrangères, dont les importateurs présumés – marchands, juristes et ecclésiastiques – sont dénoncés comme traîtres à la patrie. Dans l'histoire du nationalisme moderne, en Allemagne comme à l'étranger, l'*antiromanitas* humaniste représente un jalon idéologique, non causal mais inspirateur. Cette *antiromanitas* est à l'origine de techniques discursives dont les conséquences seront fondamentales. Elle crée en premier lieu un concept nationaliste de liberté englobant la politique, mais également la culture et la société. Elle forge ensuite une rhétorique de l'ennemi qui sécularise la diabolisation de l'adversaire, d'origine religieuse, et exploite le champ métaphorique de l'épidémie. Elle valorise enfin le culte d'une authenticité pure, relative au territoire comme au patrimoine génétique, aux mœurs et aux coutumes.

Origines et ambivalences de l'*antiromanitas* allemande

L'*antiromanitas* allemande participe de trois types de discours, peu développés hors d'Allemagne[1]. D'une part, les humanistes allemands étendent à l'ensemble de l'Italie, voire à la France, la rhétorique antiromaine du discours de remontrances originellement adressé au pape (les *Gravamina der Teutschen Nation* ou *gravamina nationis germanicae*). Outre Ulrich von Hutten, on pense ici à Conrad Celtis, Jacob Wimpfeling, Franciscus Irenicus et Johannes Aventin. Les humanistes s'approprient également le discours politique de la *disciplina morum*, qui connaissait un renouveau depuis le XV^e^ siècle[2]. Si la discipline des mœurs était considérée au Moyen Âge comme une tâche royale, elle est désormais réinterprétée comme une prérogative de l'Empire depuis le concile de Bâle, et imposée aux autorités territoriales. Ce processus s'accompagne de codifications juridiques venant combler le vide législatif qui empêchait le roi de faire respecter cette *disciplina morum*. En 1495, la diète de Worms proscrit l'ivrognerie et le blasphème sous peine de sanctions[3], et un recès d'Empire de 1497 vient en outre condamner le luxe vestimentaire[4]. Au cours du XVI^e^ siècle, l'extension de la *disciplina morum* en fera finalement la « réforme de bonne police » (*gute Polizey*), imposée par l'autorité[5].

1. À ce propos voir Hirschi Caspar, *Wettkampf der Nationen. Konstruktionen einer deutschen Ehrgemeinschaft an der Wende vom Mittelalter zur Neuzeit*, Göttingen, Wallstein, 2005, p. 320-347.
2. Schubert Ernst, *König und Reich. Studien zur spätmittelalterlichen deutschen Verfassungsgeschichte*, Göttingen, Vandenhoeck, 1979, p. 281-282.
3. *Deutsche Reichstagsakten (RTA)*, Mittlere Reihe, Gotha, Göttingen 1867-, t. 5, 458, p. 575-577.
4. Cette ordonnance prescrivait à chaque ordre social les limites de la parure vestimentaire autorisée ; elle fut expressément confirmée par la diète de Fribourg, en 1498, de même que le décret contre l'ivrognerie ; *Abschied des Königlichen Tags zu Lindau, in* Müller Johann Joachim (éd.), *Des Heiligen Römischen Reichs, Teutscher Nation Reichstagstheatrum (1440-1500)*, Iéna, 1713-1719, vol. 2/2.
5. Sur les premières ébauches d'un règlement de police (*Policeyordnung*) lors de la diète de Worms et leur évolution ultérieure au début du XVI^e^ siècle, cf. Härter Karl, « Policeygesetzgebung auf dem

© Presses universitaires de Rennes
Ce document est réservé à un usage privé
Il ne peut être transmis sans autorisation de l'éditeur

Dès les préparatifs de la diète de Worms, le discours sur la *disciplina morum* s'en prend à la noblesse et aux princes et se mêle à des motifs xénophobes. Pour l'*antiromanitas* humaniste, la propagande de l'empereur Maximilien en faveur de la discipline ouvre des perspectives. En 1506, il adresse aux états d'Empire une exhortation « concernant l'or et la soie, aujourd'hui communément et couramment portés par tous, nobles et roturiers, sur leurs vêtements et joyaux[6] ». Le luxe vestimentaire, plaide-t-il, saigne les finances de l'Allemagne : il est « très nuisible et dommageable à la nation allemande » dans la mesure où « argent et biens quittent ostensiblement les pays allemands pour être échangés et s'amasser en terre romane », alors qu'ils « seraient mieux investis d'autre manière pour l'usage propre et commun des Allemands[7] ». La critique de Maximilien à l'égard des importations vestimentaires est guidée par le souci de protéger et promouvoir l'industrie textile allemande afin de retenir dans l'Empire un capital financier ainsi à la portée du fisc royal. Cette politique avait des précurseurs dans la France de Louis XI[8]. Si Maximilien est préoccupé par les sorties d'argent, les humanistes profitent quant à eux du débat sur le luxe vestimentaire lancé par l'autorité pour fustiger la corruption des Allemands par les coutumes étrangères. Luther s'implique lui aussi très tôt dans ce discours, même s'il reproche d'abord aux Allemands de désobéir au Seigneur, « alors que Dieu nous a donné assez, à nous comme aux autres pays[9]. »

Une troisième référence de l'*antiromanitas* est constituée par les écrits de Tacite, au premier rang desquels la *Germania*. Découverte au milieu du XV^e^ siècle dans une abbaye allemande et diffusée par les milieux humanistes italiens[10], cette brève étude ethnographique fait à merveille le jeu des nationalistes allemands. Ulrich Muhlack va jusqu'à affirmer que si l'on n'avait pas retrouvé la *Germania*, il aurait fallu l'inventer[11]. La suite de son raisonnement offre un point de départ intéressant pour notre propos : selon lui, la préservation d'une apparence d'autonomie nationale rendait indispen-

Wormser Reichstag von 1495 », *in* Helm Claudia et Hausmann Jost (dir.), *1495 – Kaiser Reich Reformen. Der Reichstag zu Worms*, Coblence, 1995, p. 81-93.

6. Janssen Johannes (éd.), *Frankfurts Reichscorrespondenz*, Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1863, p. 737.
7. *Ibid.* ; en 1518 encore, Maximilian reprend les mêmes arguments devant les états d'Empire, en vue de mettre le holà aux abus ; *ibid.*, p. 968.
8. Schmidt Hans-Joachim, « "Bien public" und "raison d'État". Wirtschaftslenkung und Staatsinterventionismus bei Ludwig XI. von Frankreich? », *in* Aertsen Jan A. et Pickavé Martin (dir.), *»Herbst des Mittelalters«? Fragen zur Bewertung des 14. und 15. Jahrhunderts*, Berlin/ New York, de Gruyter, 2004, p. 187-205 (p. 196-198).
9. Luther Martin, *An den christlichen Adel deutscher Nation, in D. Martin Luthers Werke [WA]. Kritische Gesammtausgabe*, Weimar, 1883, vol. 6, p. 465-466.
10. Sur la transmission jusqu'au III^e^ Reich des plus anciennes copies conservées, cf. Mertens Dieter, « Die Instrumentalisierung der „Germania" des Tacitus durch die deutschen Humanisten », *in* Beck Heinrich *et al.* (dir.), *Zur Geschichte der Gleichung »germanisch-deutsch«. Sprache und Namen, Geschichte und Institutionen*, Berlin, de Gruyter, 2004, p. 37-101 (p. 40-44, 58-59).
11. Muhlack Ulrich, « Die Germania im deutschen Nationalbewusstsein vor dem 19. Jahrhundert », *in* Jankuhn Herbert et Timpe Dieter (dir.), *Beiträge zum Verständnis der Germania des Tacitus*, Göttingen, Vandenhoeck, 1989, vol. 1, p. 128-154 (p. 138).

© Presses universitaires de Rennes
Ce document est réservé à un usage privé
Il ne peut être transmis sans autorisation de l'éditeur

sable la construction d'une Antiquité allemande. Simultanément, l'histoire nationale devait se conformer aux valeurs antiques pour prétendre être l'égale de celle de Rome. Il en résultait en Allemagne un « intérêt national pour une *interpretatio Romana* de la Germanie antique[12] ». Pour Muhlack, « l'ensemble présenté comme culture allemande propre [semble] composé de caractéristiques de la culture antique, ou formé à l'image des conceptions antiques[13] ».

Globalement pertinente, cette interprétation peut être complétée en opérant une différenciation décisive : les humanistes allemands construisent sans doute leur histoire nationale à l'aide de catégories antiques, mais le contexte de l'*antiromanitas* suppose un recours aux catégories de la barbarie, et non de la civilisation ! La *Germania* devient la référence majeure des nationalistes parce qu'au-delà de l'*interpretatio Romana*, alignement linguistique et conceptuel du monde germanique sur le monde romain, Tacite a aussi utilisé des procédés stylistiques d'inversion. Ceux-ci placent les Germains dans un *mundus inversus*, un monde « à l'envers[14] ». La véritable « aubaine » est que les polarisations de Tacite sont exemptes de jugements de valeurs explicites. À partir de ses tableaux contrastés et ambivalents où affleure la critique contemporaine du principat romain, les humanistes allemands forgent leur propre monde, pur et intact, dans lequel le sujet allemand de l'histoire s'isole pour se démarquer des nations « romanes ».

L'image tacitéenne des Germains est notamment romanisée dans ses remarques sur le culte des dieux, la constitution politique et la doctrine de la liberté. Ainsi les Germains vénèrent-ils Mercure comme dieu suprême, et ils sacrifient à Hercule, Mars et Isis (chap. 9). Leur régime politique est doté par Tacite d'éléments de la constitution mixte classique. Aristocratie méritocratique, monarchie élective et assemblée populaire démocratique se contrôlent mutuellement, non sans désordres (chap. 7/11). Enfin, dans sa théorie de la liberté germanique, base de toute action politique à l'intérieur comme à l'extérieur, transparaît par endroits la nostalgie de l'époque impériale pour la République (chap. 11/25/37)[15]. Au passage, cette théorie expliquait au public romain pourquoi la Germanie ne pouvait être conquise[16].

Le fil conducteur stylistique de la *Germania* est cependant l'inversion, et non le parallélisme. L'*interpretatio Romana* elle-même peut basculer du côté du contraste : le motif de la liberté présente ainsi à Rome un idéal romain en habits germaniques. La description ethnographique de Tacite crée son propre monde, qui fait pendant à Rome. Le froid humide s'y

12. *Ibid.*, p. 139.
13. *Ibid.*
14. *Ibid.*, 16, 1/22, 1/45, 6 ; Lund Allan A., « Zur Gesamtinterpretation der Germania des Tacitus », *in* Haase Wolfgang (dir.), *Aufstieg und Niedergang des Römischen Reiches*, Berlin/New York, de Gruyter, 1991, vol. 33.3, p. 1858-1988 (p. 1865) .
15. Timpe Dieter, « Die Absicht der Germania des Tacitus », art. cité, p. 106-127 (p. 110).
16. Lund Allan A., « Zur Gesamtinterpretation », art. cité, p. 1955-1956.

© Presses universitaires de Rennes
Ce document est réservé à un usage privé
Il ne peut être transmis sans autorisation de l'éditeur

oppose à la douceur méditerranéenne et la pauvreté des sols à la fertilité de l'Italie (chap. 2/5). L'absence de monnaie et de métaux précieux contraste avec le goût du luxe et l'économie du capital chez les Romains (chap. 5) ; les cabanes en rondins et l'habitat souterrain ou dispersé, avec l'architecture civilisée et l'urbanisme romain (chap. 16) ; la nudité et l'habillement fonctionnel, avec le sens de la mode des classes supérieures romaines (chap. 17) – si les Romains se parent de bijoux pour impressionner leurs concitoyens, les Germains font de même par volonté d'intimider leurs ennemis (chap. 38). La militarisation de tous les domaines de l'existence apparaît comme un contrepoint menaçant à la pacification insidieuse de la bourgeoisie romaine, qui ne perçoit plus la guerre que comme un évènement périphérique[17]. Les conflits entre peuples ou individus sont déclenchés en Germanie sous le coup de la colère et se terminent dans le sang, tandis que les Romains emploient la force là où le requièrent la raison et la loi. Alors qu'à leurs propres yeux, les Romains étaient des immigrants venus de Troie, et qu'ils voyaient l'Italie comme un territoire multiethnique et l'empire comme un espace soumis à de vastes migrations, Tacite fait des Germains des indigènes au lignage pur et les proclame « nullement mélangés par l'établissement ou l'accueil de nations étrangères » (chap. 2). Enfin, l'image donnée par Tacite de la femme germanique, vierge chaste, épouse fidèle, conseillère clairvoyante et guerrière vaillante, est une allusion aux mœurs prétendument licencieuses des Romaines (chap. 8/18-19).

Une interprétation ancienne, déjà défendue par Heinrich Heine, veut que Tacite ait tendu au public romain un « miroir moral », afin de confronter l'état réel du principat à l'idéal d'une romanité libre à même de se défendre. C'est là conférer à l'œuvre un caractère d'exhortation qu'elle ne possède pas, et cela revient en outre à dénier les ambivalences des juxtapositions de Tacite[18]. Ainsi le leitmotiv de la *libertas Germanorum* est-il successivement associé à la puissance militaire (chap. 37), à une menace pour Rome (chap. 33), à la permanence de l'état de guerre (chap. 14), au manque de discipline (chap. 11), à la mise en danger inconsidérée de sa propre vie (chap. 24), à l'irrationalité barbare et à l'honnêteté pure et authentique (chap. 22). Nul primitivisme pur et dur dans la *Germania*, son Germain n'est pas un bon sauvage éduqué par la nature à la liberté, à la simplicité et à la pureté ; il représente au contraire l'*homo iracundus* de la théorie stoïcienne du caractère, dépeint par celle-ci comme irascible, superstitieux, à la fois craintif et agressif, inconstant et sans persévérance[19].

17. Manfred Fuhrmann a souligné que Tacite se distancie en même temps de l'omniprésence de la violence dans la culture germanique. Cette ambivalence, on le montrera, structure le texte tacitéen ; Fuhrmann Manfred, « Die Germania des Tacitus und das deutsche Nationalbewusstsein », *in id.*, *Brechungen*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1982, p. 113-128 (p. 120-121).
18. Dieter Timpe, « Die Absicht der Germania des Tacitus », art. cité, p. 109-110.
19. Lund Allan A., « Zur Gesamtinterpretation », art. cité, p. 1879-1881.

© Presses universitaires de Rennes
Ce document est réservé à un usage privé
Il ne peut être transmis sans autorisation de l'éditeur

C'est également la pensée stoïcienne qui imprègne le système de valeurs implicitement véhiculé par la *Germania*. En opposant Rome et la Germanie sans prendre lui-même clairement position, Tacite disqualifie également les deux systèmes. Il les remplace, implicitement, par l'idéal stoïcien d'une société conservant une égale distance avec tous les extrêmes et observant l'équilibre du juste milieu, à la fois fidèle à ses origines et soumise à la loi de la raison. Le ton légèrement moralisateur accompagnant les oppositions tacitéennes n'a donc pas de connotation partisane. Il fait plutôt entrer en résonance le point d'équilibre, non nommé, situé entre les deux extrêmes que sont Rome et la Germanie.

Mythes bibliques et mythes antiques de la genèse des peuples

L'idéologie isolationniste des humanistes nationalistes se subdivise en un soubassement historique, une théorie rudimentaire du pouvoir et une doctrine morale restrictive. De même que la distinction entre *antiromanitas* et *antibarbaries* est discursivement peu marquée, les frontières des leitmotivs caractéristiques de l'*antiromanitas* sont elles aussi floues.

Le soubassement historique de l'*antiromanitas* trouve dans la *Germania* de Tacite un ancrage presque parfait – « presque », car ce texte doit lui aussi être aiguisé et affiné par les humanistes. L'affirmation par Tacite du caractère indigène et du lignage pur avait une connotation ambivalente. On pouvait en effet en déduire la pureté des mœurs et la volonté de liberté, mais également l'étroitesse intellectuelle et l'inaptitude à la civilisation. Les humanistes allemands combinent donc le mythe tacitéen des origines avec le motif de la noblesse pure. Leur sang non mêlé, des origines jusqu'à l'époque contemporaine, distinguerait les Allemands de toutes les autres nations. À l'autre bout de l'échelle se trouveraient les Romains, « *passim collecta populi colluvies* », ramassis de peuples collectés çà et là[20]. Or, le maintien de cette opposition exige de rejeter ou de reconstruire les mythes médiévaux sur les origines des Saxons, des Francs, des Souabes et des Bavarois. D'après ceux-ci, les Allemands étaient en effet des immigrants venus de différents pays, unis politiquement par la puissance militaire de César ou de Charlemagne[21]. Les humanistes, en revanche, déduisent l'unité politique du *Reich* de l'unité de sang de tous les Allemands.

La réception du concept tacitéen de liberté est également unilatérale. Rares sont les humanistes intéressés par la conditionnalité réciproque de la

20. Bebel Heinrich, *Oratio ad Augustissimum atque Sacratissimum Romanorum Regem Maximilianum, in Schardius Redivivus sive Rerum Germanicarum Scriptores varii olim a D[omino] Simone Schardio in quatuor tomos collecti*, Gießen, 1673, vol. 1, p. 95-104 (p. 101, col. 2).

21. Mertens Dieter, « Landeschronik im Zeitalter des Humanismus und ihre spätmittelalterlichen Wurzeln », *in* Brendle Franz *et al.* (dir.), *Deutsche Landesgeschichtsschreibung im Zeichen des Humanismus*, Stuttgart, Steiner, 2001, p. 19-31 (p. 25-26).

© Presses universitaires de Rennes
Ce document est réservé à un usage privé
Il ne peut être transmis sans autorisation de l'éditeur

liberté intérieure et extérieure et son effet désorganisateur sur les cultures primitives. Ils privilégient donc le lien entre isolationnisme, force défensive et pureté des mœurs. La notion de liberté allemande est unilatéralement tournée vers l'extérieur. Elle n'apparaît guère comme l'un des mots-clés de la théorie constitutionnelle et reste dépourvue de contenu concret[22]. Le lien établi par Johannes Aventin entre liberté allemande et expansion guerrière est symptomatique à cet égard : « Le roi Herman voulait faire de ses Allemands le peuple le plus libre qui soit au monde, à même d'assaillir toute autre nation sans être assailli par quiconque[23]. » Pour Hutten, « allemand » et « libre » se définissent mutuellement, toute précision supplémentaire étant superflue. La dimension affective du terme « liberté » en fait un simple slogan exprimant la revendication d'une nation désireuse d'agir par elle-même. Il faudra attendre les années 1530, avec la publication du commentaire de Tacite par Andreas Althamer et de l'Histoire allemande de Beatus Rhenanus, pour que le concept constitutionnel de liberté commence à prendre forme[24].

La théorie tacitéenne des origines soulevait également des problèmes insolubles sans le recours à d'autres sources. Tout d'abord, la *Germania* restait muette sur la date de l'autogenèse des Germains. Si l'ancienneté des Allemands restait dans les limbes, ils partaient avec un handicap dans la compétition avec les autres nations. Deuxièmement, la théorie de l'autochtonie empiétait sur les mythes médiévaux des origines, issus pour l'essentiel de l'Ancien Testament. Les nationalistes modérés comme Rhenanus et Philippe Melanchthon rejettent l'harmonisation ultérieure de Tacite et de la Bible, mais la plupart des humanistes n'entendent pas y renoncer[25]. Rien de surprenant à cela, tant l'intégration de la Bible dans la *Germania* promet un gain de prestige multiple : l'Allemagne est intégrée d'emblée au dessein de la salvation divine, prédestinée à la possession de l'Empire et rapprochée religieusement d'un christianisme préchrétien.

Pour engranger un tel gain, les humanistes allemands n'auront pas à falsifier eux-mêmes les sources, et tireront profit d'une deuxième aubaine : en 1498, le bibliothécaire pontifical Giovanni Nanni (1432-1502) publie

22. Hölzle Erwin, *Die Idee einer altgermanischen Freiheit vor Montesquieu. Fragmente aus der Geschichte politischer Freiheitsbestrebungen in Deutschland, England und Frankreich vom 16. bis 18. Jahrhundert*, Munich, Oldenbourg, 1925, p. 13-14.

23. Johannes Aventin, *Bayerische Chronik*, *in Johannes Turmair's Sämmtliche Werke*, Munich, 1881, 1, 28, vol. 1, p. 109.

24. Althamer Andreas, *Commentaria, in P. Cornelii Taciti equitis Romani libellum De situ, moribus et populis Germaniae*, Amberg, 1609 ; Rhenanus Beatus, *Rerum Germanicarum libri tres*, Bâle, 1531 ; Hölzle Erwin, *Die Idee*, *op. cit.*, p. 13-14 ; Hirstein James S., *Tacitus' »Germania« and Beatus Rhenanus. A Study of the Editorial and Exegetical Contribution of a Sixteenth Century Scholar*, Francfort-sur-le-Main, Lang, 1995, p. 219, 253 ; Muhlack Ulrich, « Die Germania im deutschen Nationalbewusstsein », art. cité, p. 149-151.

25. Schmid Alois, « Die historische Methode des Johannes Aventinus », *Blätter für deutsche Landesgeschichte*, vol. 113, 1977, p. 338-395 (p. 358) ; Münkler Herfried *et al.*, *Nationenbildung. Die Nationalisierung Europas im Diskurs humanistischer Intellektueller. Italien und Deutschland*, Berlin, Akademie-Verlag, 1998, p. 240.

© Presses universitaires de Rennes
Ce document est réservé à un usage privé
Il ne peut être transmis sans autorisation de l'éditeur

à Venise et à Rome sous le nom d'Annius Viterbensis une collection de sources falsifiées. La pièce la plus « précieuse » en est un document historique sur l'origine des peuples européens. L'auteur invoqué par Nanni est Bérose, prêtre, philosophe, historien et prince chaldéen du IVe-IIIe siècle avant Jésus-Christ[26]. À maints égards, ce « pseudo-Bérose » épouse parfaitement l'esprit du temps. Échappant aux intentions de Nanni, il inspirera les récits des origines nationales de l'Espagne à la Suède[27]. Bien que la falsification soit très tôt démasquée par plusieurs auteurs, les *Antiquitates* de Nanni deviendront un best-seller comptant une bonne vingtaine d'éditions en Italie, en France, en Allemagne et aux Pays-Bas avant 1551[28].

Le faux Bérose de Nanni, accompagné d'un commentaire « critique » de l'« éditeur », réconcilie les mythes bibliques et antiques sur la genèse des peuples. À son insu, Nanni alimente ainsi une stratégie qui parcourt comme un fil rouge l'argumentation de l'*antiromanitas*, identifiant aux Allemands un maximum d'ethnonymes barbares antiques. Associés par l'humanisme italien à la destruction aveugle et à des siècles d'obscurité, certains noms deviennent pour l'humanisme allemand des titres de gloire de l'histoire nationale, et ce, sur la base des mêmes actions : la lutte contre Rome, parachevée par la destruction de la ville !

Plus encore que Nanni, deux conditions sont essentielles pour étiqueter comme « Allemands » nombre de peuples barbares : tout d'abord, l'ethnographie antique inférait déjà elle-même des continuités ethniques sur la base de constantes géographiques. Comme le montre l'exemple de Pline, les noms barbares de la littérature ancienne, principalement grecque, avaient été harmonisés avec des désignations plus récentes telles que *Germani*. Les modèles de continuité ethnique de ce type perdurèrent pendant la période des Grandes invasions, comme dans la tentative de Jordanès de faire remonter les Goths aux Scythes[29].

De l'inexistence du nom de Germains dans l'ethnographie pré-hellénistique, on conclut que les Celtes, Scythes et Sarmates, voire les Thraces, étaient des Allemands – et partant, tous les Barbares peuplant le continent européen au nord et au nord-ouest de la Grèce[30]. Une fois ce constat transposé sur la carte ethnographique de l'époque impériale, les *Galli* eux-mêmes

26. Sur la composition du *Bérose* de Nanni, cf. Stephens Walter, *Giants in those Days. Folklore, History and Nationalism*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1989, p. 106-107 ; pour les comptes rendus anciens sur Bérose ou Bérossos, cf. *ibid.*, p. 111 ; Mertens Dieter, « Die Instrumentalisierung », art. cité, p. 86.
27. Pour une étude détaillée du contenu des *Antiquitates* : Münkler Herfried *et al.*, *Nationenbildung*, *op. cit.*, p. 242-249.
28. Une liste incomplète figure dans Goez, Werner, « Die Anfänge der historischen Methoden-Reflexion », art. cité, p. 12 (note 37).
29. *Getica* 30-31/67. Voir Bizzocchi Roberto, *Généalogies fabuleuses : inventer et faire croire dans l'Europe moderne*, Paris, Éd. Rue d'Ulm, 2010.
30. Irenicus Franciscus, *Germaniae exegeseos volumina duodecim*, Haguenau, 1518, 1, 11-14, fo 6 vo-8 ro ; Aventin Johannes, *Bayerische Chronik*, *op. cit.*, 1, 99, vol. 1, p. 206-217.

© Presses universitaires de Rennes
Ce document est réservé à un usage privé
Il ne peut être transmis sans autorisation de l'éditeur

se voient attribuer une origine allemande, en dépit de leur dégénérescence ultérieure due au brassage linguistique et sanguin[31].

Dès 1501, Heinrich Bebel dresse une liste complète des noms de tribus « allemandes ». Elle comprenait les « Francs, Burgondes, Goths, Vandales, Gépides, Ruges, Hérules, Turcilingues, Lombards, Normands, Pictes, Quades, Scots, Angles, Suèves et Saxons ». Pour faire bonne mesure, il rajoute les Huns, repris au « pseudo-Bérose[32] ». Aventin, qui suit Irenicus et fait entrer en jeu des noms grecs supplémentaires, recourt à l'étymologie pour résoudre la confusion des termes : « Il convient en outre de noter que ces noms, *Scythae*, *Cimbri*, *Getae*, *Daci*, *Dani* ne sont pas propres à un peuple, mais des noms de guerre communs, comme de nos jours Suisses et Lansquenets. Par *Scytae* [*sic*], nous entendons que les anciens Allemands s'entendaient à tirer à l'arc [*schießen*] ; *Gothi* vient pour sa part de bonté [*Güte*] et vertu ; *Cimbri*, de la bravoure guerrière et virile, comme le dit encore un dicton courant chez nous : tu es un vaillant guerrier, en langue saxonne *kemper* [all. mod. *Kämpe*]. Les *Dani* ou *Davi* tirent leur nom du Danube [*Donau*] au bord duquel ils habitaient, les Danubiens[33]. »

En réinterprétant les noms tribaux comme de simples épithètes des Allemands, Aventin fusionne des éléments épars du discours antique sur les Barbares, afin d'en tirer l'image unifiée d'un vaste front allemand menaçant tous les empires pour finir par détruire celui de Rome. La puissance des Allemands s'étendait alors selon lui jusqu'en Asie Mineure, en Espagne et en Afrique, même si leur centre est toujours resté en Allemagne[34]. L'expansionnisme étymologique d'Aventin le conduit même à affirmer que l'apôtre Paul a écrit des épîtres aux Allemands, « car les Grecs les nomment dans leur langue commune *Galatas*, *Celtas*, *Cimbros*, *Gallograecos*, savoir "les guerriers allemands au teint laiteux qui ont assailli la Grèce"[35] ».

Puissance militaire, goût de l'action et conquêtes militaires des anciens Allemands sont attribués à leur rigueur morale, sur laquelle aucun élément étranger n'avait prise. La virilité pure devient alors le fondement des mœurs allemandes. Rhenanus traduit le nom de Germains par *viriles*, Aventin le rend en allemand par la formule « ceux qui vénèrent Mannus[36] », en faisant remonter l'étymologie à Mannus, fils de Tuisco et deuxième roi des Allemands : « C'est d'après lui que nous avons été appelés *Mannen*,

31. Ainsi chez Aventin Johannes, *Bayerische Chronik*, *op. cit.*, 1, 99, vol. 1, p. 209.
32. Bebel Heinrich, *De laude*, *op. cit.*, 19, p. 130.
33. Aventin Johannes, « Chronica von ursprung, herkomen und taten der uralten Teutschen […] », in *Johannes Turmair's Sämmtliche Werke*, *op. cit.*, p. 299-372 (p. 399).
34. *Ibid.*, p. 343 ; *id.*, *Bayerische Chronik*, *op. cit.*, 1, 99-102, vol. 1, p. 206-226.
35. Aventin Johannes, *Bayerische Chronik*, *op. cit.*, 1, 181, vol. 1, p. 410-411. L'équivalence posée par Aventin entre Allemands et Galates est sans doute elle-même motivée par des motifs itinérants issus de l'ethnographie antique. Lund Allan A., *Zum Germanenbild der Römer*, *op. cit.*, p. 42-43.
36. Aventin Johannes, *Bayerische Chronik*, *op. cit.*, 1, 222, vol. 1, p. 548 ; Beck Heinrich, « Tacitus' Germania und die deutsche Philologie », *in* Jankuhn Herbert et Timpe Dieter, *Beiträge zum Verständnis der Germania des Tacitus*, *op. cit.*, p. 155-179 (p. 158).

© Presses universitaires de Rennes
Ce document est réservé à un usage privé
Il ne peut être transmis sans autorisation de l'éditeur

hommes, et la terre allemande *Mannreich*, royaume de Mannus[37]. » Il en résulte que les Allemands ne détestent rien plus que les mœurs et les biens faisant d'eux des « gens mous et efféminés[38] ». À Rome en revanche, selon Hutten, « les hommes ne sont pas des hommes » ; dans ses écrits allemands, l'allitération *weibische Welschen* (« Romans efféminés ») devient topique[39]. Déjà, selon le diagnostic établi par Celtis quelques années auparavant, la pédérastie était une « peste » étrangère dont le foyer serait « le luxe de l'Italie[40] ». On retrouve la même image dans la nationalisation de la luxure, proclamée péché mortel national héréditaire des Italiens[41]. Romulus lui-même est déjà présenté comme un fils de putain et le géniteur d'« immenses vices » comme la prostitution, la gourmandise et la cupidité[42]. Irenicus reprendra plus tard la même antienne en condamnant le fondateur de la ville de Rome pour cause de fratricide et de viol des Sabines[43].

Face aux vices italiens et français, la pureté allemande fait front, cette pureté s'entendant au sens physique et spirituel. Wimpfeling fait de l'*integritas* une « vertu protéiforme » à la fois chrétienne, virile et allemande, englobant les aspects les plus divers : la maturité (*maturitas*) ou capacité de distinguer le vrai d'avec le faux, la constance (*constantia*), la véracité (*veritas*), la sincérité (*sinceritas*) et la simplicité (*simplicitas*)[44]. À la pureté de l'homme s'opposent l'instabilité et la faiblesse morale, traditionnellement incarnées par la femme. Wimpfeling élargit lui aussi la versatilité féminine pour en faire la caractéristique de l'*alienigena*, l'étranger né ailleurs. En particulier, les Italiens sont jugés impurs et à ce titre, il met en garde les futurs théologiens contre les voyages à Rome[45]. Soumis à l'influence de la Ville éternelle, on risque de devenir un *Germanus italicatus*, un romano-allemand (« *dutscher Wale* »), et de contaminer à son retour l'*integritas* des hommes allemands[46].

Le motif de la virilité allemande est un mélange d'*interpretatio Romana* de la *virtus*, idée motrice de la conception antique et humaniste de la

37. Aventin Johannes, *Bayerische Chronik*, *op. cit.*, 1, 16, vol. 1, p. 89.
38. Cette expression péjorative est récurrente dans les écrits d'Aventin : Aventin Johannes, *Chronica*, *op. cit.*, p. 348 ; *id.*, *Bayerische Chronik*, *op. cit.*, p. 116/161.
39. Hutten Ulrich von, *Bulla vel bullicida*, in *Ulrichs von Hutten Schriften*, éd. Eduard Böcking, Leipzig, 1860, vol. 4, p. 309-335 (p. 317).
40. Celtis Conrad, *De cavillo Italorum*, *in id.*, *Fünf Bücher Epigramme*, éd. Karl Hartfelder, Hildesheim, Olms, 1963, 2, 27, p. 27 ; voir Preiss Kurt Leopold, *Konrad Celtis und der italienische Humanismus*, Vienne, 1951, p. 214.
41. En Italie par contre, ce sont les Grecs, et notamment Orphée, qui étaient dénoncés comme les inventeurs de l'*amor puerorum* ; Walker D. P., « Orpheus the Theologian and Renaissance Platonists », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, vol. 16, 1953, p. 100-120 (p. 114).
42. Celtis Conrad, *Vox Romuli ad Romanos*, *in id.*, *Fünf Bücher Epigramme*, *op. cit.*, 3, 13, p. 49 ; voir également les épigrammes de Celtis sur Romulus *in* 1, 52/54, p. 13/14.
43. Irenicus Franciscus, *Germaniae exegeseos*, *op. cit.*, 3, 1-2, f° 56 r°.
44. Herding Otto, « Vorwort », in *Jacobi Wimpfelingi opera selecta*, éd. Otto Herding, vol. 1, Munich, W. Fink, 1965, p. 133.
45. *Ibid.*, p. 133.
46. *Ibid.*, p. 133-134.

© Presses universitaires de Rennes
Ce document est réservé à un usage privé
Il ne peut être transmis sans autorisation de l'éditeur

noblesse, et d'une glorification de l'authenticité pure. Cette dernière peut aussi prendre l'aspect d'un leitmotiv, comme dans l'histoire nationale d'Aventin. Afin de préserver leur virilité, les Allemands des temps anciens auraient refusé non seulement la proximité des femmes et des étrangers, mais aussi celle des livres[47] !

En toute logique, Aventin insinue que l'expression « rustres allemands », loin d'être une locution figée en usage uniquement à Rome[48], l'est aussi chez les Allemands, qui en tirent fierté et honneur ! C'est également en ce sens qu'Aventin emploie le terme[49]. Un guerrier allemand aurait ainsi expliqué à Alexandre le Grand la supériorité morale des Allemands sur les Grecs : « Nous autres, rustres allemands, n'avons guère coutume de prêter à quiconque le serment de lui plaire, ni de recevoir ou remettre une lettre à cet effet : sans rien de cela, nous tenons parole et nous fions les uns aux autres, et l'un fait à l'autre ce qui lui est agréable […]. Vous, les Grecs, êtes rusés, et si prudents et avisés que vous ne faites confiance ni à vous-mêmes, ni aux autres hommes, à moins d'avoir lettre et sceau, et l'on doit vous prêter un savant serment par Dieu et tous ses saints[50]. »

Aventin va jusqu'à appliquer le principe de la virilité pure aux femmes allemandes. Ce faisant, il reprend le *topos* genré gréco-romain sur l'état embryonnaire, voire l'absence des rôles de genre chez les Barbares, en le réévaluant. Ainsi « Herimmanus », « homme d'armée » (« *man des hers* ») et cinquième roi des Allemands, aurait-il déjà proclamé dans un édit martial que pour les hommes et les femmes, combattre à la guerre était un devoir et un culte national. Cet édit promettait aux Allemands l'immortalité de l'âme [!], mais aux guerriers « honneur et gloire éternels et aussi le plus haut des cieux[51] ». Radicalisant le motif de l'identité des genres, Aventin faisait des Amazones des « guerrières » allemandes. Errant avec leurs seins brûlés, elles auraient tout dévasté sur leur passage. Elles adoraient une déesse de la guerre appelée « Hecs, […] aux nombreuses mamelles […], appelée chez les Latins *Diana*, chez les Grecs *Artemis Taurica*[52] ». Autre exemple de

47. L'histoire d'un autodafé avorté des trésors bibliophiles athéniens lors de la conquête de la ville par les « Allemands », rapportée par Aventin est basée sur une source remontant à l'Antiquité tardive : selon A. Demandt, Pierre le Patrice (fr. 169) rapporte qu'en 269 apr. J.-C., le roi des Goths aurait ordonné de ne pas brûler les livres des Athéniens, car la lecture les tenait éloignés de la pratique de la guerre. Voir Demandt Alexander, *Geschichte der Spätantike. Das Römische Reich von Diocletian bis Justinian 284-565 n. Chr.*, Munich, C. H. Beck, 1998, p. 466-467.
48. Aventin Johannes, *Bayerische Chronik*, *op. cit.*, vol. 1, p. 555, 604, 610, 1119, 1153, 1183.
49. Outre le passage cité dans le texte principal, Aventin ajoute ailleurs que dans l'Antiquité, la « nation rustre et rude des Allemands », car elle avait délibérément renoncé aux biens de la civilisation, a préféré la pauvreté ; *ibid.* 2, avant-propos, vol. 1, p. 584.
50. Dans le même discours fictif, Alexandre est qualifié de « voleur » et d'« assassin », mu par « la cupidité et l'avarice » – image en rupture radicale avec l'image antique et médiévale du roi de Macédoine ; *ibid.*, 1, 161, vol. 1, p. 356-357, 359-360.
51. Aventin Johannes, *Chronica*, *op. cit.*, p. 372.
52. Aventin puise ici avant tout à l'histoire des Goths de Jordanès qui avait identifié les Goths aux Scythes et aux Gètes, tout en les distinguant des Germains (*Getica* 30-31/67). Les Amazones

© Presses universitaires de Rennes
Ce document est réservé à un usage privé
Il ne peut être transmis sans autorisation de l'éditeur

pugnacité féminine, Aventin reprend le motif itinérant romain des femmes barbares retranchées derrière leurs chariots[53], brodant sur cette image pour en faire une ligue de femmes opérant en toute autonomie. Après que leurs hommes ont été « tués avec les honneurs » (« *êrlich erschlagen* ») par les armées d'Auguste et de Tibère, les femmes se lancent sans ménagement dans « une nouvelle bataille » : « Sans défense et privées d'armes, elles jetèrent contre le sol leurs propres enfants, puis les lancèrent aux yeux des soldats romains, s'en servant pour les frapper au visage, préférant mourir dans la liberté et l'honneur pour leur patrie et leur terre natale en compagnie de leurs enfants plutôt que de croupir misérablement dans les geôles[54]. »

Le rejet nationaliste du droit et du clergé romains

Tant que les humanistes s'adonnent à des fantasmes martiaux passéistes, le but principal de leur *antiromanitas* est la genèse du prestige national. Les équilibres se modifient dès lors que l'accent est mis sur l'époque contemporaine. Certes, lorsqu'elles portent sur les prémices de l'histoire nationale, les inventions humanistes établissent également un lien indirect avec le présent : une historiographie se voulant *magistra vitae* doit nécessairement présenter le passé comme un reflet du *hic et nunc*. Mais la référence à l'actualité devient directe lorsque le rejet xénophobe va de pair avec l'exclusion sociale au sein même de la nation. Ainsi l'ennemi intérieur contaminé par l'étranger et nuisible à la santé allemande[55] devient-il le leitmotiv du discours isolationniste. Les groupes stigmatisés ne sont pas les marginaux, criminels, vagabonds ou Juifs, mais les représentants de la spécialisation savante, politique et économique : marchands, banquiers, juristes, théologiens scolastiques et moines mendiants. Les ennemis désignés appartiennent donc

étant mises en relation avec les Scythes dans les textes grecs, Jordanès pouvait faire d'elles de nobles guerrières gothes (*Getica* 44/49-52/56-57). Aventin, pour sa part, tient les Goths pour des Allemands, comme la plupart de ses contemporains ; Aventin Johannes, *Bayerische Chronik*, *op. cit.*, 1, 65, p. 148-153.

53. Si Plutarque, Orose et Florus rapportaient le motif à l'invasion des Cimbres et des Teutons en Italie, César le transposa pour sa part aux Germains de son époque ; Plutarque, *Mar.* 27, 2-5 ; Orose 5, 16, 13/17-19 ; L. Annaeus Florus : *Epitoma de Tito Livio* 1, 38, 16-18 ; César : *De bello Gallico* 1, 51, 2-3 ; cf. également Trzaska-Richter Christine, *Furor teutonicus. Das römische Germanenbild in Politik und Propaganda von den Anfängen bis zum 2. Jahrhundert n. Chr*, Trèves, Wissenschaftlicher Verlag Trier, 1991, p. 138-139.

54. L'idée que les femmes aient tué leur progéniture pour l'utiliser comme arme sort sans doute tout droit de l'imagination d'Aventin. Chez Plutarque, Florus et Orose, elles assassinent leurs enfants lors de la bataille de Vercellae (101 av. J.-C.), mais dans le seul but de leur épargner la captivité ; cf. Plutarque, Mar. 27, 2-5 ; Aventin Johannes, *Bayerische Chronik*, *op. cit.*, 2, 16, vol. 1, p. 614-615.

55. Celtis parle de la contamination de l'Allemagne par des maladies étrangères, au sens figuré, mais aussi concret, comme cela saute aux yeux dans le cas du *morbus Gallicus* (« mal français », syphilis) ; pour l'Antiquité, il postule une Allemagne quasiment aseptisée : « La maladie était rare, les germes étrangers, inexistants. » Celtis Conrad, *Libri odarum quattuor*, *op. cit.*, 2, 9, p. 45 ; trad. all. *in* Kühlmann Wilhelm *et al.* (dir.), *Humanistische Lyrik*, *op. cit.*, p. 109-111.

© Presses universitaires de Rennes
Ce document est réservé à un usage privé
Il ne peut être transmis sans autorisation de l'éditeur

– tout comme les humanistes eux-mêmes – aux groupes sociaux vecteurs de mobilité et de dynamisme dans la société de la fin du Moyen Âge ! La mobilité même devient suspecte aux yeux des humanistes, Luther affirmant encore que l'air italien n'est pas bénéfique aux poumons allemands[56]. L'*antiromanitas* intègre non seulement des attitudes belliqueuses, mais aussi des réflexes idéologiques défensifs opposés à la dynamique sociale et à la différenciation. Eux-mêmes issus de ces processus, les humanistes créent une dichotomie rigide ami/ennemi réduisant radicalement la complexité des fondements de leur propre vie.

Les agents pathogènes de la « pérégrinité[57] » dénoncés par les humanistes sont principalement les marchands, les banquiers et les juristes. On ne fait guère de différence entre commerçants et prêteurs, peut-être parce que les maisons de commerce les plus connues étaient également actives dans le secteur du crédit. Les polémistes qui s'en prennent à la classe urbaine des « nouveaux riches » mêlent le discours de la *disciplina morum*, à l'unisson des autorités, et les conceptions populaires prônant un train de vie modeste et une répartition équitable des richesses[58]. L'idée centrale, nouvelle, est celle de l'autosuffisance nationale. Son avocat le plus résolu est Ulrich von Hutten. Il combine l'*antiromanitas* humaniste avec l'utopie passéiste d'une chevalerie d'Empire, pilier de l'État aux racines terriennes. Les marchandises importées de l'étranger deviennent des agents pathogènes nuisibles au corps et à l'esprit : « Il n'est guère croyable que des choses ne venant pas d'ici conviennent aux natifs de ces terres. Car si tel était le cas, la nature aurait fait en sorte qu'elles crûssent ici aussi[59]. »

Comme Hutten[60], Aventin invoque l'histoire pour prouver l'incompatibilité de la germanité et de l'esprit mercantile : « Les marchands n'avaient pas leur place parmi eux [les anciens Allemands], et ils ne faisaient venir en leur pays ni vin ni autres friandises, étant d'avis que la vertu ou la force humaine en seraient affaiblies et qu'il en résulterait des gens mous et timorés[61]. »

Les marchands incarnent à nouveau ici le principe féminin menaçant les mœurs allemandes. Ce qui jadis caractérisait tous les Allemands n'est plus

56. Ce *topos* était confirmé par l'expérience personnelle des humanistes ayant voyagé en Italie comme Celtis ou Dietrich Gresemund ; Celtis Conrad, *Libri odarum quattuor*, *op. cit.*, 2, 3, p. 36-37 ; lettre de Gresemund à Jakob Wimpfeling, Padoue, 26 novembre 1495, *in* Wimpfeling Jakob, *Briefwechsel*, in *Jacobi Wimpfelingi opera selecta*, éd. Otto Herding et Dieter Mertens, vol. 3, 1/3, 2, Munich, 1990 (vol. 1, p. 239) ; Luther Martin, *Tischreden oder Colloqvia*, Eisleben, 1566, f° 606 v°.
57. Hutten Ulrich von, *Praedones*, in *Ulrichs von Hutten Schriften*, *op. cit.*, p. 370.
58. Sur la critique populaire du marchand et du banquier à l'exemple des Fugger, voir Brady Thomas A., *Zwischen Gott und Mammon. Protestantische Politik und deutsche Reformation*, Berlin, Siedler, 1996, p. 42.
59. Hutten Ulrich von, *Praedones*, *op. cit.*, p. 369-370.
60. *Ibid.*, p. 370.
61. Dans ce contexte, Hutten a lui aussi recours à l'idée de déclin de la virilité nationale, in *Die Anschawenden*, *in id.*, *Gespräch büchlin herr Vlrichs von Hutten*, *in id.*, *Deutsche Schriften*, éd. Heinz Mettke, Leipzig, 1972, vol. 1, p. 1-188 (p. 172) ; Aventin Johannes, *Chronica*, *op. cit.*, p. 348.

© Presses universitaires de Rennes
Ce document est réservé à un usage privé
Il ne peut être transmis sans autorisation de l'éditeur

vrai aujourd'hui, selon Aventin, que pour les Bavarois : ils « n'apprécient pas la gent marchande, et les marchands ne viennent guère chez eux[62] ».

La critique humaniste des juristes n'est pas plus acerbe, mais elle est plus polyphonique que dans le cas des figures symboliques du commerce. Ses arguments ne sont pas entièrement nationalistes. En Italie déjà, des humanistes avaient attaqué avocats, conseillers érudits et professeurs de droit : en raison d'une part de leur statut privilégié se traduisant par des salaires plus élevés et de meilleurs débouchés professionnels auprès des universités et des tribunaux princiers, ils se voyaient reprocher leur cupidité et la quête du profit personnel[63] ; d'autre part, on dénigrait leur érudition comme purement instrumentale. La réception précoce et intense de l'humanisme par les juristes n'atténuait guère la critique. Ce sont précisément les humanistes qui avaient envisagé dans leur jeunesse une carrière juridique qui proclamaient avec la plus grande véhémence l'incompatibilité du droit et des humanités, *jura* et *humaniora*. Et leur cohorte ne manquait pas de noms illustres : Pétrarque, Boccace, Salutati, Bruni, Beccadelli, Valla, Le Pogge, Enea Silvio, etc.[64]. Les juristes, tel était le reproche récurrent, ne faisaient qu'apprendre par cœur des paragraphes, à moins qu'ils n'inventent de subtils distinguos à seule fin de faire durer les procès. De plus – summum de la honte – leur latin passait pour misérable[65]. L'image à laquelle eurent recours les humanistes italiens est celle de l'âne marchant sur deux pattes, qui n'entendait que la logique absurde de sa langue de spécialiste et perpétuait un système juridique totalement coupé du monde[66].

Si ces motifs sont également apparus dans l'humanisme allemand, c'est avec un décalage. En Italie, les attaques contre les spécialistes du droit ne s'en prenaient pas au droit romain, de même que le rejet de la théologie scolastique n'était pas dirigé contre le christianisme. Juristes et théologiens étaient confrontés à la même accusation : la trahison des anciens pères de leur discipline. C'est en sauveurs de celle-ci que se présentaient les humanistes. Ils reconstruisaient la théologie des Pères de l'Église et la teneur originelle du droit romain. Par leur polémique contre les spécialistes du droit, ils entendaient se présenter comme les seuls exégètes du droit romain. En Allemagne, par contre, rares sont les humanistes partageant cette revendication, et certainement pas les nationalistes. Ils récusent le droit romain,

62. Aventin Johannes, *Bayerische Chronik*, *op. cit.*, vol. 1, p. 42.
63. Voigt Georg, *Die Wiederbelebung des classischen Altertums oder das erste Jahrhundert des Humanismus*, Berlin, Georg Reimer, 1893, 2 vol., p. 477.
64. Buck August, « Die Rezeption des Humanismus in den juristischen und medizinischen Fakultäten der italienischen Universitäten », *in* Keil Gundolf *et al.*, *Der Humanismus und die höheren Fakultäten*, Weinheim, Acta humaniorum, 1987, p. 267-284 ; Voigt Georg, « Die Wiederbelebung des classischen Altertums », *op. cit.*, vol. 2, p. 479.
65. *Ibid.*, p. 477-483.
66. Ce sont les mots de Piccolomini dans sa lettre à Wilhelm von Stein, Vienne, 1er juin 1444, *in* Piccolomini Enea Silvio, *Briefwechsel*, éd. Wolkan Rudolf, Vienne, Hölder, 1909-1918, 3 vol., vol. 1, p. 327-329.

© Presses universitaires de Rennes
Ce document est réservé à un usage privé
Il ne peut être transmis sans autorisation de l'éditeur

vilipendé comme étranger, nouveau, injuste et égoïste et attaquent les juristes, considérés comme ses importateurs. Dans leur attitude de rejet, ils ne sont pas isolés. La création de la Chambre de justice impériale en 1495 avait donné au droit romain et à ses experts un essor durable, tout en nourrissant de plus belle la dénonciation populaire des juristes[67].

Cochlæus, par ailleurs peu suspect de positions antiromaines, affirme « qu'il n'est guère de prince, ni même de tyran, qui ait fait autant de mal que Justinien[68] ». Bebel rédige un « discours de défense des empereurs avant Justinien », qui culmine en un appel à la patrie allemande : « Adieu, vous tous, Allemands, et ne permettez pas que la louange, la gloire et notre honneur soient ruinés par les mots ni surtout par les armes ! Car moi aussi je n'écris cela que par amour de la patrie, et ne désire pas lutter contre les fantômes quand j'écris contre ce Justinien, sans pourtant le blâmer[69]. »

Le rejet nationaliste du droit romain ne s'explique que partiellement par la pratique du séjour à l'étranger, en particulier en Italie, qui fut longtemps la norme pour les études de droit. Comme on le sait, il en allait de même pour le « baptême humaniste ». La différence décisive entre ces deux parcours éducatifs est qu'il n'existait pas de cursus institutionnalisé pour devenir humaniste. Ainsi les *humaniora* étaient-elles ouvertes à tous ceux qui alliaient le talent à la volonté. En revanche, l'anoblissement des études de droit restait réservé aux rejetons de familles fortunées[70]. D'un point de vue humaniste, le juriste et le marchand sont liés par les larges sommes qu'ils ont dépensées dans d'autres pays afin de rentrer en Allemagne parés d'atours étrangers et d'y briller comme des parvenus.

Les humanistes allemands font de l'ancien droit coutumier le contrepoint idéal du droit romain. Hutten le rebaptise « summum jus Germanorum[71] ». Wimpfeling se plaint que le droit écrit serve à accroître le pouvoir de ses experts et de leurs clients, princes et marchands. Il associe la jurisprudence des érudits spécialisés à l'intérêt personnel, et la juridiction traditionnelle, non professionnelle, à l'utilité publique. Par ailleurs, le droit s'oppose à la théologie et apparaît comme « le représentant par excellence du séculier ». Pour Wimpfeling, c'est « l'Empire et son honneur » qui sont en jeu[72].

---

67. Burmeister Karl-Heinz, « Einflüsse des Humanismus auf das Rechtsstudium am Beispiel der Wiener Juristenfakultät », *in* Keil Gundolf *et al.*, *Der Humanismus und die höheren Fakultäten*, *op. cit.*, p. 159-171 (p. 161) ; Janssen Johannes, *Geschichte des deutschen Volkes*, Freibourg-en-Brisgau, Herder, [19]1913, vol. 1, p. 578-595.
68. Cité d'après Janssen Johannes, *Geschichte des deutschen Volkes*, *op. cit.*, p. 590.
69. Bebel Heinrich, *Apologia pro defensione imperatorum contra Leonhardum Justinianum, in Schardius Redivivus*, *op. cit.*, p. 109-115 (p. 115, col. 2).
70. Schwinges Rainer Christoph, *Deutsche Universitätsbesucher im 14. und 15. Jahrhundert. Studien zur Sozialgeschichte des Alten Reiches*, Stuttgart, Steiner, 1986, p. 2-6, 352.
71. Cité d'après Ridé Jacques, *L'image du Germain dans la pensée et la littérature allemandes de la redécouverte de Tacite à la fin du XVI^e siècle*, Paris/Lille, Champion, 1977, 3 vol., vol. 1, p. 459.
72. Herding Otto, « Vorwort », art. cité, p. 130 ; Janssen Johannes, *Geschichte des deutschen Volkes*, *op. cit.*, vol. 1, p. 594-595.

© Presses universitaires de Rennes
Ce document est réservé à un usage privé
Il ne peut être transmis sans autorisation de l'éditeur

Malgré les références aux théologiens et humanistes médiévaux à l'appui de ses affirmations[73], l'humaniste alsacien (dont la biographie est également marquée par l'abandon des études de droit) rend hommage à la pensée juridique populaire, qui voit dans la candeur du quidam le garant d'une justice équitable. Dès 1493, un pamphlet aux motifs xénophobes polémique circule contre les juristes. En vers allemands rimés, ils sont accusés de « tordre le droit », traités de « coupe-bourses » et de « suceurs de sang », et les princes sont exhortés à les expulser : « Ils apportent le droit forain, / Et tout le monde s'en complaint : / Ces savants pleins de déraison / Seront tous chassés sans façons[74]. »

Les humanistes concentrent leurs salves sur les avocats, le feu étant moins nourri contre les juges et les professeurs – ce qui évite les balles perdues contre des membres renommés de la République des Lettres tels Reuchlin, Brant ou Zasius. L'exclusion rhétorique des juristes de la nation allemande est étayée historiquement par plusieurs humanistes se plaçant sous l'égide de Florus, historien antique qui agrémentait le massacre des légions de Varus d'un florilège d'atrocités : « Rien ne fut plus sanglant que ce carnage dans les marais et les forêts, rien plus révoltant que la raillerie des barbares, surtout à l'égard des magistrats. Aux uns, ils crevaient les yeux, aux autres, ils tranchaient les mains ; à l'un d'eux, ils cousirent la bouche, après lui avoir coupé la langue, qu'un barbare tenait à la main, en disant : "Enfin, vipère, tu as cessé de siffler". Le cadavre du consul lui-même, que la piété des soldats avait enfoui dans le sol, fut exhumé[75]. »

Si la description de Florus visait à provoquer l'horreur et la colère contre les Barbares, Hutten et Aventin inscrivent cette même citation dans l'épopée nationale. Le premier remplace les magistrats par des avocats, le second même par la triade des « orateurs [!], avocats et prêcheurs de potence[76] ». Aux yeux de Hutten, l'hostilité allemande aux juristes s'est perpétuée jusqu'au passé le plus récent. Encore du temps de nos grands-pères, fait-il exclamer dans ses « Brigands », « ces petits docteurs nous étaient inconnus » : « Bien récent est le jour qui les vit arriver avec leurs chapeaux rouges et s'abattre sur toute l'Allemagne tel un orage pour la dévaster à leur guise[77]. »

La polémique humaniste contre le clergé s'en prend principalement aux théologiens scolastiques et aux ordres mendiants. Là encore, des motifs

73. Cf. le texte autographe de Wimpfeling « Ad studia sacrarum litterarum », dont le contenu est repris dans son « Apologia pro republia christiana » ; cité *in* Herding Otto, « Vorwort », art. cité, p. 126-128.
74. Cité d'après Janssen Johannes, *Geschichte des deutschen Volkes*, *op. cit.*, vol. 1, p. 590-591.
75. Lucius Annaeus Florus, *Epitoma de Tito Livio* 2, 30, 36-38, cité *in* Herrmann Joachim (dir.), *Griechische und lateinische Quellen zur Frühgeschichte Mitteleuropas bis zur Mitte des 1. Jahrtausends n. Chr.*, vol. 3 : Von Tacitus bis Ausonius, Berlin, Akademie Verlag, 1991, p. 180-181.
76. Hutten Ulrich von, *Praedones*, *op. cit.*, p. 386 ; Aventin J., *Bayerische Chronik*, *op. cit.*, 2, 12, vol. 1, p. 605.
77. Hutten Ulrich von, *Praedones*, *op. cit.*

© Presses universitaires de Rennes
Ce document est réservé à un usage privé
Il ne peut être transmis sans autorisation de l'éditeur

nationalistes viennent s'ajouter à d'autres ; l'anticléricalisme des humanistes italiens est d'abord renforcé par les remontrances contre Rome (*gravamina*), puis par la propagande luthérienne[78]. Celtis fait l'éloge du conseil de la ville de Nuremberg, qui a placé les monastères sous sa tutelle, seule façon selon l'auteur d'empêcher, comme « dans tant de lieux en Allemagne, que les moines n'errent dans la ville, fondant sur les banquets et les tavernes comme des vautours éhontés[79] ».

Aventin, influencé par la rhétorique de la Réforme, adopte un ton encore plus agressif. Invoquant l'étymologie et l'histoire, il proclame que le clergé n'est pas un ordre allemand : « Tuisco, quant à lui, n'a construit ni églises ni autel, ni établi de sacrifices ni ordonné de prêtres. C'est pourquoi aujourd'hui encore, ces noms sont inconnus des nôtres ; car *altar* [autel], *opfer* [sacrifice] et *pfaff* [prêtre] sont du latin, tandis que *kirchen* [église(s)], *priester* [prêtre], *bischoff* [évêque], *pfar* [cure] et *pfarrer* [curé] viennent de la langue grecque[80]. » De plus, continue-t-il, saint Séverin et frère Victor, qui ont évangélisé les Allemands, n'étaient pas des ecclésiastiques, mais des laïcs, qui punirent « les ecclésiastiques de leur avarice et de leur orgueil[81] ». Seul l'ordre bénédictin se trouve exonéré des reproches d'avidité, d'ignorance, d'abrutissement du peuple et de soumission à Rome : là où Tuisco a bâti, dit Aventin, les Bénédictins ont eux aussi bâti plus tard, et leurs abbayes ont abrité des recherches sur l'histoire allemande[82].

Une passerelle entre la critique humaniste de l'Église et du clergé et la propagande en faveur de la Réforme avait précédemment été jetée par Ulrich von Hutten. Que la nation allemande tolère un ordre asservi à un maître étranger, le pape, contredit à ses yeux le principe de la liberté allemande[83]. Les ecclésiastiques sont une « disgrâce et [une] tare pour toute la nation, [… ils n'ont] rien d'allemand en eux-mêmes, bien qu'ils aient plus que d'autres la nature la plus désireuse, et soient les plus riches et les plus puissants[84] ». Il enchaîne sur un appel à l'expulsion des ecclésiastiques par un *bellum sacerdotale* ou « guerre des prêtres[85] ». Le programme réformateur de Hutten est exempt de tout contenu théologique, il s'agit simplement de purifier la nation de tout élément étranger. En regard de la glose en marge *Daz teütschland einer reformation bedörffe* (« Que l'Allemagne a besoin d'une réforme »), il écrit : « Et il serait salutaire et bon pour les

78. Sur les attaques des humanistes contre le clergé italien, voir Voigt G., *Die Wiederbelebung des classischen Altertums*, *op. cit.*, vol. 2, p. 212-218.
79. Celtis Conrad, *De origine, situ, moribus et institutis Norimbergae libellus*, *in Conrad Celtis und sein Buch über Nürnberg*, éd. Albert Werminghoft, Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1921, p. 99-203.
80. Aventin Johannes, *Chronica*, *op. cit.*, p. 346.
81. *Id.*, *Ain warnus und anzaigung*, p. 206.
82. *Id.*, *Chronica*, *op. cit.*, p. 332-333, 337, 340, 345-346.
83. Cf. les propos de Hutten à propos de « nos ecclésiastiques valets d'écurie des Romains » in « Vadiscus », *in* Hutten Ulrich von, *Gespräch büchlin*, *op. cit.*, p. 64.
84. *Id.*, *Die Anschawenden*, *op. cit.*, p. 178.
85. *Ibid.* ; *id.*, *Praedones*, *op. cit.*, p. 402-405.

© Presses universitaires de Rennes
Ce document est réservé à un usage privé
Il ne peut être transmis sans autorisation de l'éditeur

Allemands qu'ils joignent leurs efforts pour éloigner d'eux la superfluité étrangère et les façons de vivre venues d'ailleurs, et rétablissent leur nature dans sa fortitude d'antan et son ancienne vertu[86]. »

Le point culminant de l'*antiromanitas* nationaliste sera atteint dans les premières années de la Réforme, le mouvement luthérien bénéficiant alors du soutien des essayistes humanistes[87]. Dans le discours des réformateurs, qui recourt à la langue vulgaire comme jamais jusque-là, l'idéal stylistique des humanistes est lui-même suspect d'extranéité, d'affectation et d'insincérité[88]. Plus tard, le front uni de la nation contre les représentants de la différenciation sociale s'effacera, submergé par la formation de fronts religieux. Bien que la propagande protestante reprenne plusieurs motifs de l'*antiromanitas*, son but premier n'est plus d'isoler la nation allemande, mais de protéger le christianisme communautaire protestant. Luther, qui ne rechigne pas devant les mots d'esprit anti-italiens dans le petit cercle de ses convives, ne les reprend généralement pas dans les brochures destinées au grand public.

Si l'on compare le monde social et politique dans lequel évoluent les humanistes à celui de leur projet nationaliste, on relève tout d'abord des contrastes affirmés : à leur propre percée dans la société d'ordres de la fin du Moyen Âge s'opposent des démarcations idéologiques, à la fois politiques et culturelles ; à la différenciation des professions savantes, ils réagissent par la projection d'une caste nationale d'intellectuels universels ; à l'accélération et la complexification des processus politiques, ils opposent le programme homogène d'une politique nationale exempte de dissensions ; face à l'intensification du négoce à grande échelle et la genèse des formes économiques du premier capitalisme, ils prônent l'idéal d'une autarcie autosuffisante. La mobilité sociale et l'interconnexion paneuropéenne des élites, alors en plein essor, sont refoulées au profit d'une construction théorique de la pureté des mœurs et du sang allemands. Rome en sert de repoussoir.

Pour les humanistes, à la fois produit des bouleversements de la fin du Moyen Âge et moteur de leur poursuite, le nationalisme créait une appartenance imaginaire et un ordre stable, apportant un point d'appui dans une réalité vacillante. Cet appui était de nature idéologique et non pratique. Le nationalisme ne façonnait ni communauté concrète ni pratiques bien arrêtées. Il permettait de filtrer la perception et de mettre de l'ordre dans le flux croissant de l'information, et procurait une sensation de sécurité. Dans son monde contrefactuel, chaque chose avait sa place à elle. Bien que les

86. *Id.*, *Die Anschawenden*, *op. cit.*, p. 179.
87. Moeller Bernd, *Reichsstadt und Reformation*, Berlin, Evangelische Verlagsanstalt, 1987 (édition originale 1962).
88. Junghans Helmar, *Der junge Luther und die Humanisten*, Göttingen, Vandenhoeck, 1985, p. 234.

© Presses universitaires de Rennes
Ce document est réservé à un usage privé
Il ne peut être transmis sans autorisation de l'éditeur

humanistes lui aient conféré une valeur normative pour le monde réel, d'un point de vue fonctionnel, leur monde opérait à rebours : il les soustrayait à la réalité complexe des évènements politiques et les transposait dans un royaume idéel soumis à sa propre régularité. La contribution de ce nationalisme au vaste processus de réforme du pouvoir séculier et ecclésiastique dans l'Empire a été minime, même si sa rhétorique a rencontré un certain succès auprès des décideurs politiques.

Pour devenir un point d'ancrage idéologique, la construction nationale devait être camouflée sous les traits de la « nature », tâche accomplie essentiellement par l'invention d'une préhistoire allemande incarnant le type idéal de la germanité à l'état pur. Le discours humaniste sur la nation atténuait sa performance novatrice en présentant les innovations comme un retour à des racines ancestrales. Comme le montrent les premières années de la Réforme, ce discours sur la nation ainsi camouflé séduisit un public urbain relativement large. En fin de compte, cependant, l'effet fonctionnel de l'*antiromanitas* humaniste fut largement annulé par celui de la Réforme. Ce que le nationalisme puriste des humanistes obtenait fonctionnellement à faible échelle, la Réforme l'a en effet réalisé à grande échelle : elle a remplacé la pluralité des normes de la fin du Moyen Âge, menace fondamentale aux yeux des contemporains avides de réformes, par un « centrage normatif[89] ». Au-delà de la théologie, le passage de la pluralité normative à l'uniformité a aussi affecté la structure ecclésiale et la pratique religieuse – et par là même, la majeure partie de la réalité quotidienne dans la société prémoderne.

Traduit de l'allemand par Emmanuel Faure

89. Hamm Bernd, « Von der spätmittelalterlichen reformatio zur Reformation: der Prozess normativer Zentrierung von Religion und Gesellschaft in Deutschland », *Archiv für Reformationsgeschichte* vol. 84, 1993, p. 7-82 (p. 76-78).

© Presses universitaires de Rennes
Ce document est réservé à un usage privé
Il ne peut être transmis sans autorisation de l'éditeur

© Presses universitaires de Rennes
Ce document est réservé à un usage privé
Il ne peut être transmis sans autorisation de l'éditeur